

Sylviane Chatelain

Une main
sur votre épaule

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

« UNE MAIN SUR VOTRE ÉPAULE »,
CENT SOIXANTE ET UNIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-161-8
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2005 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

LE PIANISTE

*L*A MAIN gauche se soulève, passe par-dessus la droite ouverte sur le clavier, enfonce une touche. Sous les doigts de la main droite, des pas pressés, précipités, les pas de quelqu'un qui se hâte, cherche une issue ou peut-être un objet perdu, indispensable, et le temps passe, tandis que l'autre main insiste, répète la même note claire, pensive, qui dure encore dans le silence, suspendue au doigt levé qui retombe, léger et pourtant si ferme, sa force sur la touche parfaitement mesurée, une note claire comme un avertissement, une question qui se répète, n'obtient pas de réponse, insiste, sans tristesse ni colère, sans aucune impatience, je l'ai entendue déjà, avec la même inquiétude imprécise, le même désir de me souvenir, mais de quoi, de quelle offre négligée, de quel accord perdu ?

*

* *

La silhouette du pianiste est massive, austère, les épaules carrées et le dos voûté. Un corps pesant, emprisonné dans l'habit de concert, soudé à la masse luisante du piano seul d'abord à occuper la scène, mais dès qu'il est entré, dès qu'il l'a pu, il a posé la main sur son flanc et quand il s'est tourné pour saluer, de l'autre main, il le tenait encore, ensuite, d'un mouvement rapide, il a écarté les basques de son habit, il s'est assis et il a joué. Tranquille, aucun balancement du torse ni des épaules, la tête droite, nos corps serrés dans la pénombre et lui seul dans la lumière, comme sur une île embrassée par les vagues retenues de nos souffles.

*

* *

Sa main droite cherche un objet, un chemin perdu, la gauche répète son appel tenace, une fois encore, la dernière. Il reste assis un instant, les mains sur les genoux, j'aimerais retenir les applaudissements, mais dès qu'il se lève, ils éclatent et il s'en va, revient, salue encore et s'enfuit. Tous autour de moi se lèvent, je suis debout aussi, comme eux je me dirige vers la sortie.

Il est assis dans sa loge. Il écoute le bruit des applaudissements décroître, hésiter, s'interrompre brusquement et s'évanouir le murmure des gens qui quittent la salle.

Mais dans la voiture qui me ramène chez moi, je l'entends encore. La route s'éloigne de la ville. Les fermes dorment dans les plis des vallons. Des troupeaux d'arbres veillent, groupés sur le dos des collines. La lune est pleine, c'est pourquoi les prés ont cette apparence, la couleur du gel, de l'herbe blanchie et cassante des matins de grand froid d'avant la neige. La route s'élève un peu avant de

plonger dans la vallée. Nous traversons des villages, une fois de plus je regarde défiler les faces familières de chacune de leurs maisons.

La porte du garage se referme avec un bruit sourd, les pavés de l'allée sont recouverts de feuilles mortes qu'il faudra bien enlever, mais c'est dommage, elles couvrent le chemin d'un tapis somptueux, un nuage avale la lune.

La clé tourne dans la serrure, la porte s'ouvre en grinçant, comme tout se répète. Je cherche la lumière. Avant d'ôter mon manteau, je vais à la fenêtre. Le nuage a disparu. La lune brille de nouveau. Sur le banc, au fond du jardin, elle dessine une ombre trapue qui lui ressemble. Mais elle est voilée par un autre nuage et d'un coup le jardin se noie dans la nuit.

*

* *

Où alors il est assis, les mains sur les genoux, mais pas dans sa loge, dans la pièce d'une maison inconnue et je suis là aussi, debout à la fenêtre. Il se lève, il se tient à côté de moi, droit, les mains nouées dans le dos.

Ensemble nous regardons le parc, le mur, au-delà les collines couchées paisiblement l'une derrière l'autre, leurs plis de soie grise toujours plus transparente et ténue et, entre elles et le mur, le chemin déchiré par les ombres brusques des oiseaux, labouré par les ombres plus lentes des nuages.

Il se retourne, s'approche du piano, s'assied. Ses bras se soulèvent d'eux-mêmes et déjà je ne le vois plus très bien dans la nuit qui s'avance, monte autour de lui, la lueur des touches blanches seulement, comme un vague sourire, à peine ses mains et leurs reflets qui dansent, qui se rejoignent, se

séparent, se retrouvent, et elles aussi s'effacent, mais je les entends, elles se promènent sur les notes comme le vent sur les arbres, parfois violent, parfois pensif, à peine perceptible, et maintenant que la nuit s'est refermée aussi étroitement que le couvercle du piano, aussi étroitement que le silence, je cherche sa main, je serre ses doigts entre les miens, le moment est venu de partir et nous ignorons tout de ce qui nous attend.

I

LA VOITURE ralentit. J'approche mon visage de la vitre. Les maisons serrées d'un village surgissent, leurs façades éblouies, apeurées, trop brusquement tirées de leur torpeur par la lumière des phares, défilent, s'effacent. Ensuite un petit pont, entre deux rangées d'arbres le dos luisant d'une rivière, plus loin, à peine, un arrêt, le temps que pivotent les lourds battants d'une grille, de nouveau la voiture roule, à contrecœur dirait-on, comme on va s'échouer lentement, emporté par le courant.

De chaque côté de l'allée, sur les pelouses, des bosquets, tassés dans la maigre lueur de quelques réverbères, attendent le jour.

La voiture se gare, moteur coupé, une brève hésitation, le désir soudain aigu de fuir, mais la portière s'ouvre, il est trop tard. Je marche sur une épaisse couche de gravier qui se creuse sous chacun de mes pas, sur la pierre d'un perron, la porte est

massive et je regrette la légèreté de la route, le défilé continu de ses rives, le ruissellement de la nuit à la surface des vitres, tandis qu'elle se referme dans mon dos, presque sans bruit, avec un soupir seulement qui se prolonge. Quelqu'un, une femme, soulève ma valise, je la suis sur les marches recouvertes de tapis d'un haut escalier de bois, réconfortée de sentir sous mes doigts la main courante, de la découvrir usée par une infinité d'autres doigts. Nous avançons, des escaliers, des couloirs, un labyrinthe, et partout, sur les lames sombres du parquet, ce tapis étroit, d'un rouge un peu passé, déroulé devant nous comme une passerelle jetée sur le vide, je n'ose regarder autour de moi, je m'efforce de ne pas trébucher, de ne pas m'en écarter. La chambre enfin, des murs, des draps blancs, l'inoffensive lumière d'une lampe de chevet, douce sur mes paupières maintenant que mes yeux se ferment et j'entends, de loin déjà, les pas de celle qui m'a conduite ici, qui s'affaire encore, range peut-être mes affaires dans l'armoire, les retire de cette valise que je ne me souviens pas d'avoir faite, j'ignore ce qu'elle contient, j'attends le sommeil et ses rêves que j'espère innocents, fluides et toujours changeants, qu'ils me frôlent et s'évanouissent comme tout à l'heure les arbres sur le bord de la route, les faces muettes des maisons, le dos lisse de la rivière, son dos de serpent qui se faufile et se perd dans le fond de la nuit.

*

* *

Longtemps j'ai regardé, sans chercher à comprendre, cet imprévisible mouvement de vagues, cette respiration capricieuse, tantôt lente, presque imperceptible, tantôt saccadée, comme celle d'un dormeur brièvement agité et de nouveau paisible, ces souples ondulations de plis qui se gonflent et se creusent, le va-et-vient incessant d'une étoffe claire, et maintenant je sais, ce sont des rideaux tirés devant une fenêtre, un des battants doit être entrouvert et laisser passer un irrégulier courant d'air, la fenêtre et les rideaux d'une chambre inconnue.

Je me suis levée pour les écarter. D'ici je vois le parc que j'ai traversé hier, ou peut-être était-ce avant, je me demande si je n'ai pas dormi davantage, vaste à l'intérieur d'un haut mur, désert, encore assoupi, l'allée qui se dirige de biais vers la grille, des sentiers autour des bosquets, je les suis des yeux l'un après l'autre, aucun ne tente de s'échapper, ne se heurte au mur, n'aboutit à une porte, tous rejoignent l'allée ou reviennent ici, au bas de ma fenêtre, sur cette place, devant la maison, semi-circulaire, couverte de gravier et bordée de bancs.

Je connais la vue que j'aurai de ma chambre. Je pourrai, pendant combien de temps, observer ses métamorphoses, le ciel n'est jamais le même, ni la couleur des feuilles, du bois nu en hiver, ni même celle de la pierre.

J'ai refermé les rideaux, je me suis retournée lentement, devant moi le lit qui me barre le passage, de l'autre côté la porte blanche dans un mur

blanc, quelques meubles sans importance, les fleurs entrelacées d'un tapis, une pièce nette à part les draps froissés et, à ma gauche, ce curieux renflement, cette niche qui s'arrondit à la place de l'angle, qui s'étire au-delà des murs, suspendue, ouverte aussi sur le vide par trois hautes fenêtres, à l'intérieur une table, une chaise, un fauteuil, un de ces fauteuils lourds aux formes trop pleines qui m'inquiètent parce qu'ils réveillent en moi je ne sais quel souvenir, quelle silhouette enfouie, des doigts accrochés aux accoudoirs, un visage basculé en arrière, des yeux clos, des lèvres blanches.

Je reste là, j'observe la porte, à tout moment quelqu'un peut l'ouvrir, me surprendre, il n'y a pas de clé dans la serrure, ou bien à l'extérieur et je suis enfermée, à quoi bon le vérifier ? D'ici je ne vois pas la rivière ni le village, seulement le parc et le mur, l'allée et la grille, des bancs vides et, nouées autour des bosquets, les boucles des sentiers.

De la maison, de ses couloirs ne me parviennent que des bruits indéchiffrables, voix incertaines, pas qui s'approchent et passent sans s'arrêter. Je suis seule. Je n'ai pour me défendre que le lit, le drap tiré sur ma joue, le sommeil, vrai ou simulé.

*

* *

Je ne sens plus le cours du temps. Je me souviens qu'il se frayait un passage, plus ou moins vite, entre des rives plus ou moins escarpées. Maintenant il se répand sur un sol sableux qui l'absorbe aussitôt. Sable, horizon de sable, mon ombre et

mes pas fatigués, je croyais que j'allais avoir peur, non, du moins pas encore. À l'abri de mon lit, je laisse mon regard se poser où il veut, sur les rideaux tirés devant la fenêtre, leurs plis tranquilles, parfois parcourus d'un frémissement, on dirait l'échine d'un chat sous la main qui la caresse, parfois soulevés, tendus comme une voile inutile, sur les courbes du fauteuil où je refuse de m'asseoir, la surface lisse de la table, les lignes d'un dessin accroché au mur, sur la porte, mais, quand elle s'ouvre, je ferme les yeux. Je ne veux pas de questions, je ne veux pas de sourires ni d'un visage penché sur le mien. Une main fraîche frôle mon poignet, hésite et s'éloigne. Longtemps encore j'écoute le murmure ininterrompu des couloirs, leur rumeur de terre qui faiblit, je vois de loin la côte et les lumières se détacher d'elle comme les fleurs fanées d'un arbre que leur chute assombrit. Alors je peux partir, m'enfoncer dans cette brume lente, oublieuse, si confortable qu'il serait bon de n'en pas revenir, mais au matin, quand le sommeil s'en va et qu'elle se déchire, je sais que j'ai repris ma place et mon attente.

*
* *

C'est l'heure creuse de l'après-midi où la maison semble désertée, où le sommeil se défait en rêves fiévreux qui tiédissent et froissent les draps, m'obligent à les rejeter, à me lever.

Le visage, sur le dessin accroché au mur en face de mon lit, est légèrement incliné vers l'arrière, cou

tendu. Le blanc du papier pour la peau, ni ombres ni rides. Pour le reste, rien que les traits durs, saccadés d'une plume lourde. Les lignes anguleuses, sinueuses des cheveux, le nez large, la tache noire de la bouche aux lèvres jointes, mais que l'on devine frémissantes, peut-être sur le point de s'entrouvrir, les arcs épais des sourcils et les plis des paupières confondus. Et c'est tout. Les yeux manquent. C'est un visage sans regard, modelé pourtant par ce qu'il voit, l'image qu'il est occupé à retenir sous ses paupières fermées, reflet seulement pour nous, et dont il faut bien se contenter, d'une vision, d'une lumière née d'une source inconnue, bref flamboiement de soleil entre les nuages, brûlure soudaine d'un désir, d'un regret.

*
* *

Cette nuit je suis sortie. Le ciel était clair et les ombres accueillantes. Pour la première fois, j'ai posé la main sur la poignée de la porte qui s'est ouverte sans bruit. J'ai suivi le fil rouge du tapis, tous dormaient, des veilleuses éclairaient faiblement les couloirs, les formes pleines des fauteuils ramassés dans les coins et les portraits rangés sur les murs, ces étranges visages tourmentés ou moqueurs qui ressemblent tous à celui de ma chambre.

J'ai trouvé un escalier, mais ce n'était pas le même que j'avais emprunté le premier jour, celui-ci aboutissait à un étroit palier alors que je me souvenais d'un vaste hall. Et dehors aussi tout était différent : pas d'allées, de sentiers ni de bosquets,

un pré seulement, au-delà la lisière d'un bois, sa masse sombre et confuse qui cachait entièrement le mur.

Sans m'éloigner de la maison, j'ai entrepris d'en faire le tour et, de nouveau, je sentais rouler le gravier sous mes pas. Je me suis arrêtée au pied de ma chambre, comment avais-je pu ne pas remarquer, le soir de mon arrivée, la tourelle suspendue à l'un des angles, son insolite rondeur, seules courbes sur toute la surface austère des façades, l'alignement rigoureux de leurs hautes fenêtres, chacune divisée encore en petits carreaux? On aurait dit qu'elle avait poussé là dans le foisonnement de l'arbre et de ses branches, qu'elle avait grandi comme un corps de pierre entre ses bras.

Et maintenant je reconnaissais le large perron et la place bordée de bancs. Je l'ai traversée, j'ai continué en m'éloignant de la maison, c'est de ce côté-ci que devait couler la rivière, j'ai longé le mur, tâtonné longtemps, j'ai dû trouver une porte, où, je ne m'en souviens pas, seulement de m'être installée sur la berge, entre les racines, et que tout était tranquille, l'eau lisse, sans remous ni murmures, rien qu'une fuite égale, indifférente. Dans mon dos le mur, à ma gauche, à ma droite et sur l'autre rive les hachures régulières des troncs et, sous l'arche du pont, cette coulée noire, le saignement d'une blessure indolore, étrangère, c'était mon corps pourtant qu'elle usait et rongait en même temps que le lit de la rivière, c'étaient mes forces qu'elle emportait.

J'ai eu de la peine à rentrer, à retrouver ma chambre. Les couloirs de cette maison s'allongent

et se ramifient, le fil rouge du tapis se dévide sans cesse, aboutit à de nouvelles pièces, à mon passage les portraits s'animent, se rient de moi et de ma fatigue et les fauteuils à l'affût guettent le moindre faux pas. Mais je suis de retour. J'écoute les bruits familiers du matin. Les rideaux vont et viennent, respirent à petits coups et la femme sur le mur veille toujours, les yeux fermés, un début de sourire aux lèvres.

*
* *

Le soleil qui monte au-dessus du mur est aussi pâle qu'une lune, il court derrière un voile épars, poussiéreux de nuages gris. Bientôt les jours vont s'allonger, des bourgeons alourdir les branches, brouiller la netteté de leur dessin, ensuite se déploieront des feuilles luisantes, d'un vert humide de peinture fraîche, et les fines silhouettes des arbres s'élargiront, épanouies et satisfaites dans la chaleur de l'été.

Pour l'instant les rideaux me protègent et les mailles serrées des branches qui me permettent de voir sans être vue, de voir l'image fragmentée du parc, irréaliste, bribes de pelouses et de chemins sur lesquels des inconnus se promènent, toujours seuls, ils s'éloignent, tournent autour des bosquets, reviennent, aucun sentier ne se perd, d'autres, assoupis sur les bancs, oubliés, attendent le soir. Et moi aussi j'attends que tous rentrent, que la maison s'apaise, mais une ombre rôde encore, passe, oblique, sur la pelouse, dans la lumière des réverbères, se coule dans

l'ombre ronde d'un massif, dans celle allongée d'un tronc, le parc semble désert, mais je sais qu'elle est là, si proche, sans doute bienveillante, il vaudrait mieux qu'elle se montre, pourtant je recule, est-ce que vous pensez à moi quelquefois, vous commencez une phrase qui m'est destinée, vous esquissez un geste et vous vous arrêtez, vous ne faites que vous heurter à l'autre face du mur et la nuit vient, regardez-la s'appuyer lourdement aux carreaux de ma fenêtre.

*
* *

Je cherche ma chambre, toutes les portes se ressemblent. Je suis allée jusqu'au bord du pré, jaune et desséché il y a peu, mais déjà l'herbe y repousse, le couvre d'une mince et souple toison. Aucun chemin n'y est tracé, personne ne l'a traversé. Il m'a rappelé ces champs de neige encore intacts, dont on voudrait pouvoir caresser les courbes veloutées, les sentir passer sous la paume de sa main ouverte. La neige, son silence, même quand le vent la brasse, la secoue des arbres, les branches libérées de leur poids se redressent, un peu d'écume retombe, sans bruit, et il s'obstine, tourne en rond, mais aucune voix ne lui répond, aucun murmure, ses hurlements s'épuisent, s'éteignent, la solitude grandit autour des bois et des maisons.

Ici l'herbe repousse, l'herbe du printemps, de ses promesses amères, puisque pour moi elles ne seront pas tenues. Les rideaux tremblent. La tour, entre les bras de l'arbre, leurs corps de pierre et

d'écorce soudés, rêve de bourgeons éclatés, du froissement frais des feuilles sur la brûlure de l'été.

Quand vous viendrez, vous trouverez la chambre et le lit vides. Je vous verrai hésiter, repartir, je vous verrai, de l'autre côté de la grille, vous retourner encore une fois et vous vous en irez, vous me laisserez seule.

*
* *

J'ai entendu le son d'un piano, des notes rapides d'abord, désinvoltes, le jeu d'une main sûre, mais livrée à elle-même, qui essaie et s'assure que le piano est bien accordé.

Ensuite un silence, une attente, le corps ajusté sur le tabouret, les mains allongées un instant sur les jambes, et mes pas pressés dans les couloirs, je craignais d'arriver trop tard, de chaque côté le défilé des portraits, leurs sourires inaltérables, dents cruelles ou lèvres serrées, les fauteuils tapis dans les coins et enfin l'escalier, j'en ai descendu quelques marches, maintenant je voyais, penchée au-dessus de la rampe, son habit noir, ses épaules massives, un peu voûtées, ses mains et leurs reflets dans le bois luisant du piano, doubles qui se frôlent sans jamais se rencontrer.

Il écoutait, le torse légèrement penché en avant, et la musique qui naissait sous ses doigts semblait venir de très loin, de l'endroit que fixait son regard attentif, au-delà du hall, du parc et du mur, il jouait comme on se guide à un son dans la nuit, comme on se remémore dans l'exil les

couleurs, les odeurs d'une ville perdue. Sa solitude était aussi grande que la mienne. Sa main gauche se soulevait, passait au-dessus de la droite, enfonçait une touche, s'en détachait lentement, retombait, répétait la même note claire, pensive, insistante, tandis que la droite, d'un pas pressé, étouffé, fuyait, continuait sa course, son chant sourd et que demandait l'une que l'autre refusait d'entendre, que disait-elle dans le silence qui a suivi, le pianiste, les mains sur les genoux, la tête inclinée sur la poitrine, ne bougeait plus, j'ai espéré un instant qu'il joue encore, mais il a refermé lentement le couvercle, j'ai su qu'il ne le rouvrirait plus et j'ai pensé à ce geste que je ferais bientôt, que j'ai peut-être fait déjà, glisser ma plume dans son capuchon, la déposer sur la table, pour la dernière fois, à côté d'une feuille inachevée.

*
* *

Parmi les silhouettes qui se croisent dans le parc, je cherche la sienne, son habit sombre, ses mains que je reconnaîtrais de loin, mais il ne se montre pas, pas encore.

L'arbre tend ses branches vers les fenêtres de la tour. Je crois qu'il s'est habitué à ma présence, que c'est mon visage à travers la vitre qu'il s'efforce d'atteindre.

Le soleil monte chaque jour plus haut au-dessus du mur, le pré se prépare à dresser ses épis comme des lances. Le parc est déjà criblé d'éclaboussures vert tendre, bientôt les feuilles seront largement

ouvertes et leurs ombres liquides danseront sur les murs et le sol de ma chambre.

Le printemps s'avance. Je le sens grossir, bientôt il déferlera, radieux et indifférent, jettera ses vagues sur la tour, son écume sur mes fenêtres, il me bousculera, me contournera comme un écueil sans importance et me laissera là, derrière lui, tandis que vous, il vous emportera vers l'été et d'autres printemps.

Mes forces diminuent. Hier je me suis assise dans un de ces fauteuils aux larges dossiers et je me suis endormie. À mon réveil, quelqu'un était penché sur moi qui a glissé son bras sous le mien, qui m'a raccompagnée. La porte s'est refermée. Ici tout s'efface, l'encre des mots et celle des dessins sur les murs. Ma mémoire s'égaré dans les plis mouvants, toujours changeants des rideaux, mes doigts tracent sur les draps des signes illisibles. Il ne reste plus, sur le portrait de ma chambre, que ce début de sourire, le regard ébloui sous des paupières absentes et le tintement tenace dans le silence de cette note calme, son rappel patient.

*
* *

Ce matin, dès mon réveil, j'ai vu les feuilles, elles couvrent entièrement les fenêtres de la tour, se pressent contre les vitres. Je sais que des oiseaux chantent, mais trop loin pour que je les entende. Et même les pas, les chuchotements dans les couloirs résonnent, indécis, comme des cris venus d'une autre rive.

*
* *

Mais aujourd'hui j'ai peur. Les plis des rideaux sont parfaitement immobiles. Les feuilles aussi, on dirait des yeux écarquillés derrière les vitres et, malgré leur présence, la lumière de ma chambre est blessante, bien trop blanche.

Je me suis levée, habillée lentement, avec peine, les couloirs s'allongent, le tapis se creuse avec le temps. Les fauteuils sont vides, rarement occupés par des silhouettes résignées qui attendent un bras où s'appuyer. Je ne me souvenais plus que l'escalier du premier jour était si raide, les marches étroites et usées, il faut avancer, descendre sans se presser, ne pas tomber. Heureusement la porte est grande ouverte. Je reconnais la pierre du perron, l'épaisse couche de gravier. Un feuillage noir obscurcit l'allée, des feuilles dures, figées dans un ciel vide de vents et de nuages, tranchantes comme les pétales des fleurs penchées sur le bord des sentiers. Aujourd'hui le printemps n'est plus qu'un mauvais rêve, l'impitoyable, l'inévitable dénouement de tous les printemps. Je ne saurai plus rien de vous, est-il possible que je vous oublie, je marche vers lui qui m'attend, assis sur un banc, vêtu du même habit foncé, les mains sur les genoux.

J'ai l'impression de le connaître depuis longtemps, de l'avoir rencontré autrefois, ailleurs. Ou je le connais parce qu'il me ressemble. Lui et moi et le peintre inconnu, solitaires sans savoir pourquoi,

nous nous ressemblons comme ceux qui ont fait une longue route ensemble.

Je me suis assise à côté de lui, j'ai posé mes doigts sur les siens, il ne jouera plus, autour de nous rôde une ombre, bienveillante peut-être, mais si étrangère, ses mots ne sont pas les nôtres et ceux qui la connaissent se taisent.

J'ai vu que l'arbre avait fini de tisser sa toile immense devant la tour, de voiler ses hautes fenêtres.

Il s'est levé et je l'ai suivi. Nous avons pris la direction du pré. L'herbe était haute et piquante, le ciel de nouveau bleu, ce bleu intense de la fin de l'automne, et de nouveau nous sentions le soleil, nous marchions enveloppés dans ses plis lourds et rassurants.

Au-delà du pré commençait le bois, d'abord des fourrés, il écartait des branches, attendait que je les retienne avant de continuer. Ensuite les troncs, plus hauts, plus droits, s'espaçaient, la marche était plus aisée.

Il a enjambé un ruisseau, pour m'aider à le traverser m'a tendu la main et je ne l'ai plus lâchée.

Nous avançons et j'aurais voulu qu'il me le dise, quelle lumière renverse le visage de la femme sur le portrait de ma chambre, des notes sur le clavier, des mots sur la page, des dessins tourmentés, la mort n'est-elle que nuit sans lueurs et sans ombres, étouffement obscur, solitude sans fin, quelle était la question à laquelle nous n'avons pas trouvé de réponse, pourquoi n'avons-nous pas su l'entendre, mais j'ai gardé le silence, j'écoute s'éloigner dans mon dos le murmure du ruisseau, devant

——— UNE MAIN SUR VOTRE ÉPAULE ———

nous la forêt s'éclaircit encore, les troncs se dressent maintenant loin les uns des autres, gris et lisses comme des fûts de pierre, une couche de feuilles humides absorbe le bruit de nos pas, nous marchons depuis si longtemps déjà, je sais que, de ce côté-ci du parc, il n'y a pas de mur, il n'y en aura plus.